

Fiche technique

USA - 1975 - 1h55

Réalisateur :

Martin Scorsese

Scénario :

Paul Schrader

Image :

Michael Chapman

Montage :

Marcia Lucas

Tom Rolf

Melvin Shapiro

Musique :

Bernard Herrmann

Interprètes :

Robert De Niro

(Travis Bickle)

Jodie Foster

(Iris)

Cybill Sheperd

(Betsy)

Leonard Harris

(Palantine)

Albert Brooks

(Tom)



Résumé

De retour du Vietnam, Travis, marqué psychologiquement par cette guerre, est engagé dans une compagnie de taxis. Très vite, le spectacle dépravé dont il est témoin chaque nuit alimente sa haine, sa violence. New York est une jungle qui réveille chez lui tous les traumatismes, toutes les obsessions. En lui la révolte gronde, il en veut au monde entier. Sa rencontre avec une jeune prostituée de 14 ans qu'il aide à quitter ses souteneurs va tout changer... Il devient ainsi le héros d'un fait divers...

Critique

(...) Martin Scorsese développe ses obsessions, nous fait partager ses dégoûts, ses craintes. Une fois de plus, il trouve son inspiration dans le spectacle des bas-fonds,

de la faune douteuse des quartiers chauds, de la jungle des villes, de son immoralité et de l'immoralité de ceux qui veulent la moraliser par la violence. Il nous offre un poème sulfureux, tumultueux, convulsif et fascinant, «inspiré». On l'a prétendu ambigu, complaisant, dans la mesure où il ne dénonce pas nommément le comportement délirant de son «héros». Mais quel spectateur songera à considérer ce psychotique fascinant comme un modèle ? Il est évident que cet être morbide révolte et inquiète. Le réalisme poétique rend compte ici d'un univers moderne littéralement infernal. Comme son scénariste, Paul Schrader, Scorsese est à la fois attiré et épouventé par les jeux du péché et de la damnation. Ce n'est pas du cinéma de tout repos. C'est tragique et lyrique, insupportable et beau.

Gilbert Salachas

Télérama n°2662 - 20 janvier 2001

L E F R A N C E

Pour Paul Schrader, scénariste du film, **Taxi Driver** est une métaphore : «L'homme qui conduirait n'importe qui n'importe où pour de l'argent, l'homme qui se déplace à travers la ville comme un rat dans un égout, l'homme qui est constamment entouré de gens, et qui cependant n'a pas d'ami. Le syndrome absolu de la solitude urbaine». Et le symbole de cette solitude urbaine c'est la voiture, «un cercueil en métal».

(...) A son volant un mort-vivant. Il revient de l'enfer (le Vietnam), a perdu le sommeil et s'imagine investi d'une mission : il est le «solitaire de Dieu», il est celui qui n'en «acceptera pas plus» de la ville. La ville est en décomposition : prostituées mineures et droguées, pornographie à tous les coins de rue, violence et mort, tout cela résumé symboliquement dans le sperme et le sang que le «taxi driver» doit souvent nettoyer sur le siège arrière de son véhicule. Bref, c'est un autre cercle de l'enfer, que veut purifier celui qui s'imagine être un ange exterminateur. Mais l'ange a été contaminé par la ville. Il est devenu un vampire en quête de sang. Et sa soif de sang de «justice» sera-t-elle jamais apaisée ? En fait, l'ange exterminateur n'est pas le chauffeur de taxi, magnifiquement incarné par Robert De Niro. C'est Martin Scorsese, qui exorcise ici violemment tous les démons de l'Amérique (drogue, prostitution, pornographie, corruption politique, Vietnam, violence, paranoïa urbaine, déviations religieuses, folie) avec maestria et lyrisme. Sur une musique lancinante de Bernard Herrmann, **Taxi driver** est une descente en virtuose dans la nuit des villes,

trouée d'éclairs de néon, et peuplée de fantômes. Un cauchemar envoûtant, comme le sont tous les grands films- noirs.

François Guérif
Pariscope - 8 mars 1995

Lorsque l'aventure de **Taxi Driver** démarre en 1974, tout va pour le mieux pour les principaux protagonistes du film. Scorsese sort du succès de **Alice n'est plus ici**, avec un Oscar pour Ellen Burstyn à la clé, Paul Schrader, le scénariste, vient de vendre sa première histoire, *Yakusa*, à un grand studio, Robert De Niro est enfin révélé grâce au **Parrain 2**, et les producteurs Michael et Julia Phillips viennent de triompher grâce à **L'Arnaque**. Réunis par Brian de Palma, Martin Scorsese et Paul Schrader tombent d'accord pour faire ce film qui tombe à point nommé dans la carrière du cinéaste. Réalisé avec un budget très faible, le film sera tourné à toute allure : Robert De Niro doit être libéré rapidement pour commencer le tournage de la fresque italienne de Bernardo Bertolucci, **1900**, et Scorsese souhaite démarrer rapidement le tournage de **New York, New York** tout de suite après. C'est cette approche frénétique dans le travail qui, sans doute, donne au film cet aspect d'urgence ultime. Tout est parfait dans **Taxi Driver**. Le scénario, écrit par Paul Schrader, retranscrit habilement la montée vers la folie criminelle de ce chauffeur de taxi qui, outre le fait d'incarner un «justicier dans la ville» (aux antipodes du personnage de Charles Bronson

dans la série à succès du même nom), est victime de la situation de l'Amérique des années 70, au sortir de la guerre du Vietnam, qui ne trouve d'issue que dans le mensonge de la politique, des fantasmes sexuels et de la drogue. La grande qualité du scénario est de démontrer que dans un monde où les repères n'existent plus, on est capable de sacrifier un ange exterminateur, comme l'a été un certain Charles Manson. La deuxième preuve de l'indéniable réussite du film est liée à la grande qualité de l'interprétation. Au risque de me répéter à longueur de pages, la performance de Robert De Niro dans le rôle de Travis Bickle est à marquer d'une pierre blanche. Il n'y a qu'à regarder sa filmographie entre 1974 (**Le Parrain 2**) et 1984 (**Il était une fois en Amérique**), pour remarquer l'absence de faux pas dans cette décennie que l'on peut définir de prodigieuse (notons d'ailleurs que l'acteur croquera le chemin du cinéaste de **Taxi Driver** à quatre reprises pendant cette même période). Il démontre, s'il le faut encore, qu'il est l'un des acteurs les plus importants de l'histoire du cinéma mondial. La froideur qui se dégage du regard de Travis au volant de son véhicule, suffit à imprégner l'écran d'un malaise indélébile. Martin Scorsese déclare avoir beaucoup travaillé sur l'improvisation de ses comédiens, comme dans beaucoup d'autres de ses films, d'ailleurs. Ce ton proche du documentaire nous rend complice, et c'est cette complicité qui provoque également chez le spectateur un sentiment de culpabilité et de compassion. Le reste de la distribution fait également pour beau-

coup dans le succès du film. En dehors de Harvey Keitel, toujours parfait, et de Cybil Shepherd, touchante midinette, c'est Jodie Foster qui provoqua un choc incroyable à la sortie du film. Son incroyable culot et une étonnante maturité pour une adolescente de seulement 13 ans, marquèrent les esprits à tout jamais. Jodie Foster, certainement un des personnages les plus brillants et intelligents du cinéma, trouvera là l'envol d'une carrière sans faille jusqu'à aujourd'hui, et remportera deux oscars avant même d'avoir 30 ans. Enfin, au niveau de la réalisation, le «style» Scorsese déjà présent dans ses précédents films, prend ici toute sa dimension. Le premier voyage de Travis Bickle dans les rues de New York nous offre à voir des cadrages aussi superbes qu'originaux, et un découpage d'une précision diabolique. Le spectateur est partout à la fois. Nous sommes le passager du taxi, le regard dans le rétroviseur, le passant victime de la nuit et lavé par cette pluie artificielle sortie des bornes incendies. La violence parfaitement invisible à l'écran pendant la quasi totalité du film, est néanmoins présente par le style frénétique du montage et des angles de prises de vue. Et lorsque l'horreur prend vie par le bras armé de Bickle, le rythme est si étourdissant que la perception des images se fait moins précise, et que l'on croit voir plus que ce que l'on ne voit réellement. Ce n'est qu'au terme du carnage final que notre regard prendra son envol, pour constater l'image figée de la violence filmée à l'état brut. (...)

<http://scorsese.free.fr/taxi.html>

A propos du film

(...) Commentaires de Martin Scorsese, extraits de *Scorsese par Scorsese* de David Thompson et Ian Christie aux éditions les Cahiers du cinéma en 1989

"Presque tout dans **Taxi driver** vient de ce que je pense que les films sont une sorte d'état onirique, comme quand on prend de la drogue. Le choc qu'on ressent en sortant de la salle dans la pleine lumière du jour peut devenir terrifiant. (...)

Le film dans son ensemble découle un peu des impressions qu'a ressenties un homme né à New York et qui y vit. Il y a un plan où la caméra a été montée sur le capot du taxi qui passe devant une enseigne où il y a écrit «fascination». C'est tout le sens du film : être fasciné, cet ange exterminateur qui flotte à travers les rues d'une métropole qui représente à mes yeux toutes les grandes villes.(...)

Je n'ai jamais su quelles étaient les sources documentaires de Paul Schrader (le scénariste). Mais j'ai lu *Les Mémoires écrits dans un souterrain* de Dostoïevski quelques années avant et je voulais en faire un film ; et **Taxi driver** est ce qui y ressemble le plus. De Niro, de son côté, pensait à une idée de scénario sur le thème de l'assassin politique et il m'en avait résumé l'intrigue. A l'époque, nous n'étions pas très proches, je n'avais travaillé avec lui que sur **Mean Streets**, mais en lisant le scénario, il m'a dit que c'était très proche de ce qu'il avait en tête et qu'il pouvait donc oublier son idée initiale.

Il faut bien comprendre que

Travis a les meilleures intentions du monde ; il croit bien faire, comme Saint-Paul. Il veut donner un grand coup de balai dans l'existence, laver son esprit, purifier son âme. C'est un mystique mais au sens où Charles Bronson l'était, ce qui ne veut pas dire que c'est une vertu. La clé du film, c'est l'idée qu'il faut être assez courageux pour accepter ses propres sentiments et les transformer en actes. Instinctivement, j'ai montré que l'action n'était pas une fin en soi, et ça a créé un regard encore plus distancié sur ce qui se passe..."

Dossier de presse

Le réalisateur

Souffrant d'asthme, Martin Scorsese fréquente assidument les salles de cinéma de *Little Italy* dès son adolescence. Il souhaite devenir peintre puis prêtre avant d'entamer ses études à New York University où il tourne ses premiers courts métrages. En 1965, il commence à travailler sur **Who's that knocking at my door ?**, son premier long métrage avec Harvey Keitel dans le rôle principal, qu'il ne termine que quatre années plus tard. Entre temps, il s'est fait renvoyer du tournage des **Tueurs de la lune de miel** au bout d'une semaine et effectue quelques travaux de montage. Le cinéaste est alors approché par Roger Corman qui lui propose de financer son second long métrage, **Bertha Boxcar** (1972). Mécontent des contraintes imposées par le producteur, il cherche à revenir à

un sujet plus personnel et finit par trouver les fonds nécessaires au tournage de **Mean streets** (1973). Le film marque sa première collaboration avec son acteur fétiche Robert De Niro et impose Scorsese comme un des réalisateurs les plus prometteurs de sa génération.

Le cinéaste accepte ensuite de faire ses preuves sur une œuvre plus commerciale. **Alice n'habite plus ici** (1974) démontre qu'il peut s'adapter à tout type de sujets. Ellen Burstyn remporte l'Oscar de la meilleure actrice pour sa performance dans le film. En 1976, le cinéaste fait sensation à Cannes en remportant la palme d'or pour **Taxi Driver**, l'histoire d'un vétéran du Vietnam solitaire obsédé par la saleté des rues new yorkaises. Scorsese entame alors une période difficile de sa vie. Le tournage de **New York, New York** (1977) totalement désordonné laisse le cinéaste déprimé. Abusant des drogues, il est au bord du suicide avant de se reprendre. De Niro lui propose de tourner une biographie du boxeur Jack La Motta. Scorsese fait de **Raging Bull** (1980) sa rédemption. En 1990, les critiques américains l'élisent comme le meilleur film de la décennie.

Les années 1980 sont commercialement difficiles pour Scorsese. Il se tourne vers la comédie avec **La Valse des pantins** (1983) et **After Hours** (1985), prix de la mise en scène à Cannes, qui ne séduisent pas le grand public. Il doit donc à nouveau tourner un film ouvertement plus commercial, **La Couleur de l'argent** (1987), pour financer un projet qui lui tient

à coeur depuis plus de dix ans, **La dernière tentation du Christ** qui choque l'Amérique puritaine. L'investissement d'Universal sur ce dernier projet amène Scorsese à tourner pour le studio **Les nerfs à vif** (1991), remake du film homonyme de Jack Lee Thompson.

En 1990 puis 1995, Scorsese offre deux brillantes explorations du monde de la mafia avec **Les affranchis** et **Casino**. Il y démontre avec style les impasses du rêve américain. Les films bénéficient des performances inoubliables de Joe Pesci et Robert de Niro. Cadre d'un drame amoureux dans **Le temps de l'innocence** (1993) ou de la crise spirituelle d'un ambulancier dans **A tombeau ouvert** (1999), la ville de New York tient une place de choix dans l'œuvre du cinéaste comme en témoigne encore en 2002 **Gangs of New York** (...)

www.allocine.fr

Longs métrages :

Who's that knocking at my door ?	1969
Bertha Boxar	1972
Mean streets	1973
Alice n'est plus ici	1975
Taxi Driver	1975
New York New York	1977
La dernière valse	1978
Raging Bull	1980
La valse des pantins	1983
After Hours	1986
La couleur de l'argent	1986
La dernière tentation du Christ	1988
New York stories	1989
Les Affranchis	1990
Les nerfs à vif	1991
Le temps de l'innocence	1993
Casino	1995
Kundun	1997
A tombeau ouvert	1999
Gangs of New York	2002
Du Mali au Mississippi	2003
Aviator	2004
Silence	2005
The Rise of Theodore Roosevelt	
The Departed	2006

Filmographie

Téléfilm :

Bob Dylan : anthology project 2005

Courts métrages :

Mon voyage en Italie

A History of British cinema

Le Grand rasage 1967

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com